

XI.

Pascal : nature de son génie. — Son enfance ; maladie et sortilège. — Ses premiers travaux : plagiats. — Préludes des *Provinciales*. — Première conversion. — Pascal inquisiteur. — Comment il ne fait plus d'autre étude que celle de la religion. — Il quitte Jansénius pour Montaigne. — Pascal amoureux. — Mademoiselle de Roannez. — *Vie de tempête*. — Seconde conversion de Pascal. — Mademoiselle de Roannez à Port-Royal — elle en sort. — Pascal dirige la chère sœur exilée. — Il est reçu au bienheureux Désert. — Comment les solitaires ne s'entretenaient que des nouvelles de l'autre monde. — La vérité et les balais mis par Pascal au rang des meubles superflus. — Les *Provinciales*. — Leur origine, leur composition, leur impression, leur publication et leur vogue. — Réponse des jésuites. — Morale relâchée de Pascal en fait de citations, de sincérité d'impartialité. — Conséquences morales des *Provinciales*. — M. Havet, le comte Beugnot et Bailleur. — La morale des honnêtes gens, la religion de Fénelon, et M. Sainte-Beuve. — Mérite littéraire des *Provinciales*. — De Maistre explique leur vogue persévérante. — Racine retourne victorieusement contre Port-Royal les armes de Pascal : ses deux petites Lettres.

Puissant mais amer génie, Pascal nous offre les plus étranges contrastes. Il nous ravit par d'admirables raisonnements et nous confond par de pitoyables sophismes ; il s'élance à des hauteurs de pensée prodigieuses et s'égare en de puériles subtilités ; il raille avec enjouement et il écrit avec le sang de son cœur que le doute torture ; il se livre sans retenue à tous les plaisirs du monde, et se jette sans ménagement dans toutes les pratiques de la pénitence la plus outrée ; il se règle sur la justice la plus sévère et se laisse conduire par la passion la plus aveugle ; il défend la vérité avec l'éloquence d'un père de l'Église, et soutient le mensonge avec l'impudence d'un sectaire ; il sacrifie la raison à la foi et finit par immoler la foi à la raison. Tout est grand en lui, et, sauf quelques beaux endroits, tout est désolé, tout est tourmenté. Il apparaît comme ces hautes montagnes de l'Auvergne, sa patrie, volcans éteints dont les flancs sont sillonnés de longues et noires traînées de lave, à travers lesquelles des bouquets de verdure surgissent çà et là,

mélant l'image de la vie aux sombres tableaux de la mort. L'existence de Pascal est un drame ; il n'est pas facile d'en trouver le nœud. Cependant, aucun des hommes illustres de Port-Royal n'a été étudié plus que lui. Mais nos Messieurs ont fait pour sa biographie comme pour ses ouvrages : ils n'ont pas laissé passer jusqu'à nous de certaines choses qui auraient compromis la réputation de leur saint (1). Cherchons toutefois et rassemblons quelques traits où le grand homme du jansénisme nous apparaisse sous son véritable aspect.

Blaise Pascal naquit à Clermont en 1623. Dès son bas âge, il fut saisi d'une maladie inconnue qu'on attribua aux maléfices d'une mendicante. Menacée d'être pendue, la sorcière avoua que le sort qu'elle avait jeté sur l'enfant était la mort et qu'il fallait que quelqu'un mourût à sa place. Elle demanda une bête. On lui offrit un cheval. Elle répondit que sans faire de si grands frais un chat lui suffisait. Elle demanda aussi un enfant qui n'eût pas sept ans pour cueillir, avant le lever du soleil, neuf feuilles de trois sortes d'herbes dont elle composa un cataplasme. Les invocations au diable aidant, la mort du chat, le cataplasme mystérieux ramenèrent à la vie, entre minuit et une heure, le jeune Blaise, qu'on avait cru trépassé (2). Ainsi « ce ne sont pas, comme aux beaux jours de la Grèce, les Muses qui envoient les abeilles déposer leur miel sur les lèvres de l'enfant consacré au dieu de l'éloquence : c'est un démon malfaisant qui couvre de ses noires ailes le berceau de la victime prédestinée (3). » Le démon malfaisant ne quitta jamais la victime ; ses noires ailes ne cessèrent de projeter leur ombre sinistre sur son existence. Pascal avait à peine trois ans lorsqu'il perdit sa mère. Comme presque tous ceux que ce malheur a frappés dans leur enfance, il manquera de tendresse, de sensibilité : ses passions seront toutes de

1. Arnauld écrivait à M. Périer à propos de l'édition des *Pensées* que ces Messieurs préparaient : « Il ne faut pas être si difficile ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique... Il ne faut pas vous étonner si, ayant laissé passer (dans une première révision) de certaines choses sans être choqués, nous trouvons maintenant qu'on les doit changer. » (Cousin, *Blaise Pascal*, p. 157.)

2. *Mémoire de la vie de M. Pascal, écrit par Mademoiselle Périer, sa nièce* publié par M. Cousin.

3. Henri Martin, *Histoire de France*, t. xii, p. 91.

tête, il méritera qu'on doute s'il est né de femme (1). Le cœur ne se développe tout à fait que sous le rayonnement de l'amour maternel. S'il ne connut pas la chaude lumière qui jaillit de l'âme d'une mère, Pascal vit de bonne heure l'austère génie de la science l'inonder de ses clartés et le dévorer de ses ardeurs. De la sorte, tandis que son cœur restait comme un germe enfoui dans une terre privée de soleil, son esprit doué d'une merveilleuse fécondité arrivait presque tout à coup à son complet épanouissement. A douze ans, il épouvantait son père, savant mathématicien, par un vrai prodige : il avait démontré seul la trente-deuxième proposition d'Euclide, dont on lui donna dès lors les éléments à lire à ses heures de récréation. A seize ans il composa (*en prenant, il est vrai, presque tout de M. Desargues, dit Descartes*) son petit *Traité des Sections coniques*. A dix-neuf ans il inventa la fameuse *machine arithmétique* qui porte son nom. A vingt-quatre ans il publiait ses *Expériences nouvelles touchant le vide*.

Les Jésuites contestèrent à Pascal ses expériences et le mérite de ses découvertes. Le P. Noël écrivit à Paris son traité, *le Plein du Vide*, « pour venger, disait-il, dans sa dédicace au prince de Conti, la Nature accusée de vide. » Ses confrères de Clermont-Ferrand, avec moins de bizarrerie et plus de vérité, firent soutenir des thèses dans lesquelles on accusait le jeune savant de s'être attribué les travaux de l'Italien Torricelli. Descartes acheva de dépouiller Pascal de la gloire qu'il avait rapportée des sommets du Puy-de-Dôme. « C'est moi, écrivit-il, en 1649, à M. de Carcavi, qui l'ai avisé il y a deux ans de faire cette expérience, et qui l'ai assuré que bien que je ne l'eusse pas faite, je ne doutais pas du succès. » Pascal, dit un de ses historiens, « méprisa cette réclamation ou n'y fit aucune réponse ». Il était beaucoup plus facile de mépriser que de répondre. — Pascal fut beaucoup plus sensible aux attaques des révérends pères. Il sembla à nos Messieurs que la Société provoquait la guerre sanglante qu'il lui fit quelques années après (2). Il nous semble, en effet, que, sous air de venger la vérité et la morale jansénistes, les *Provinciales* feront payer aux défenseurs de la grâce suffisante la dette des défenseurs de

1. Bayle, *Dictionnaire historique*.

2. *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal*, p. 23, t. I des *Œuvres de Blaise Pascal*, édit. de La Haye.

l'horreur du vide et de Torricelli. « Combien voit-on de gens — (*même à Port-Royal*) — qui ne peuvent plus reconnaître aucune bonne qualité, ni naturelle, ni acquise, dans ceux contre qui ils ont conçu de l'aversion ou qui ont été contraires en quelque chose à leurs sentiments, à leurs désirs, à leurs intérêts? Cela suffit pour devenir tout d'un coup à leur égard téméraire, orgueilleux, ignorant, sans foi, sans honneur, sans conscience (1). »

Ce fut au milieu de ces spéculations scientifiques que la Grâce visita Pascal pour la première fois. Il était venu habiter Rouen avec son père, nommé intendant, et ses deux sœurs, Gilberte, qui s'y maria à M. Périer (de Clermont) et Jacqueline, qui pensait alors plus au monde et à la poésie qu'aux délices du cloître. Pascal le père, dit une Relation, « avait de la piété mais elle n'était pas assez éclairée ». Pour éclairer sa piété, « Dieu, qui avait sur lui et sur sa famille des desseins de miséricorde, permit qu'il lui arrivât un accident qui fut l'occasion de sa conversion et de celle de ses enfants. » Il tomba sur la glace et se démit une cuisse. On appela pour la lui remettre deux rebouteurs fameux et d'ailleurs gentilshommes, M. de la Bouteillerie et M. des Landes, son frère — non pas son ami, comme l'affirme, par distraction, M. Sainte-Beuve. — « Ce furent eux qui d'abord ouvrirent les yeux à M. Pascal le père et lui montrèrent le chemin du salut (2). » Ils le mirent en relation avec « un grand serviteur de Dieu », M. Guillebert, curé de Rouville. Ils lui prêtèrent, ainsi qu'à ses enfants, les « livres de piété qu'ils lisaient » et qu'ils distribuaient volontiers, le *Discours sur la réformation de l'homme intérieur* de Jansénius, traduit par M. d'Andilly, les *Traité de M. de Saint-Cyran, la Fréquente Communion*, « et d'autres de ce genre (3) ».

Le jeune Pascal fut le premier et le plus profondément touché. Il porta son père à se donner entièrement à Dieu ; il décida, non sans quelque peine, sa sœur Jacqueline, assez mondaine et sur le point de se marier, à se consacrer à Jésus-

1. *La Logique ou l'Art de penser, par Messieurs de Port-Royal*, chapitre xx 3^e partie.

2. *Supplément au Nécrologe*, p. 592.

3. *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal* (Utrecht, 1740), p. 250.

Christ, et à ne plus vivre que selon les pures maximes de l'Évangile. Son ardeur de néophyte ne put se renfermer dans la demeure paternelle et se signala au dehors. Pascal dénonça auprès de l'archevêque de Rouen un capucin. — Un capucin aussi, à Bayonne, avait servi à l'exercice de l'éloquence et du zèle que Du Vergier allait déployer contre les Jésuites : *il n'est rien tel que les Jésuites*. — Frère Saint-Ange, c'était le nom du capucin de Pascal, soutenait, non pas en chaire, mais en conversation, des doctrines très-singulières et tout à fait folâtres. Ces épithètes sont de M. Sainte-Beuve, qui trouve que Pascal poussa le pauvre visionnaire l'épée dans les reins plus que de raison (1). Ce serait peut-être le cas de rappeler ici au moins une des véhémentes apostrophes des *Provinciales* aux lâches et cruels persécuteurs des Jansénistes. Mais M. Sainte-Beuve nous trouverait *injudicieux*. Tant de bruit pour un capucin, dirait-il ; pour un janséniste, à la bonne heure !

Les *Relations*, qui se taisent sur cet épisode de la vie de Pascal, comme sur bien d'autres, nous assurent qu'à ce moment de première ferveur, « il comprit que la religion chrétienne oblige à ne vivre que pour Dieu, à ne rechercher que lui et à ne travailler que pour lui plaire. Ces vérités lui firent une telle impression, qu'il résolut de terminer ces curieuses recherches auxquelles il s'était appliqué tout entier jusqu'alors, pour ne penser qu'à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire. Il ne fit plus d'autre étude que celle de la religion, et commença à goûter les charmes de la solitude chrétienne, où l'on a l'avantage de communiquer avec le Maître des Anges et des hommes (2). » Or c'est précisément en ces années 1646-1647 que Pascal faisait et publiait ses expériences sur la pesanteur de l'air. D'ailleurs, presque jusqu'à la fin de sa vie, il s'occupa de ces études purement scientifiques que *l'Art de penser* déclarait inutiles, moins estimables que l'ignorance (3). La date de ces divers traités de physique ou de géométrie ne s'accorde point avec le témoignage des pieuses *Relations*. Il est vrai que sans en faire son unique occupation, Pascal, dans cette première conversion, étudia la religion bien plus par curiosité que par amour de Dieu. Il voulut connaître le monde moral

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 481.

2. *Recueil d'Utrecht*, p. 251.

3. *Logique de Port-Royal*, premier discours.

que les livres de Port-Royal lui révélaient. S'il faut en croire les Messieurs, Pascal renouvela le miracle de son enfance ; comme il avait découvert la trente-deuxième proposition des *Éléments* avant d'avoir lu Euclide, ainsi sans avoir lu les Pères, de lui-même, par la pénétration de son esprit, racontait M. de Sacy, il trouva les mêmes vérités qu'ils ont trouvées (1). La curiosité, avons-nous dit, poussa Pascal à explorer l'âme humaine. Nous aurions mieux fait de dire que ce fut le dégoût ; il nous l'apprend dans une de ses *Pensées* :

J'avais passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites ; mais le peu de gens avec qui on peut communiquer m'en avaient dégoûté. — (Le goût lui en revenait vite.) — Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant, et je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

Dégoûté de l'étude des sciences abstraites, trompé dans l'étude de l'homme, où il ne trouvait que des compagnons de piété et non de science, Pascal quitta Jansénius pour Montaigne, « qui rejette bien loin cette vertu stoïque, qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en fureur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes, dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher (2). » Avec son nouveau maître, il prit goût aux leçons des académiciens. Aussi, même lorsqu'il se sera élevé au-dessus de ces docteurs plongés dans l'ivresse de la science et qui ont le cœur vide de la vérité, même lorsque Dieu, répandant dans son cœur d'autres douceurs et d'autres attraits, l'aura rappelé de ce plaisir dangereux, *a jucunditate pestifera*, comme dit saint Augustin, — c'est M. de Sacy qui parle et qui traduit, — Pascal ne parviendra pas à mettre à part, suivant le conseil de ses directeurs, tout ce que dit Montaigne. Ses *Pensées* seront plus d'une fois celles mêmes des

1. Fontaine, *Mémoires*, t. III, p. 79.

2. Pascal, *Entretien avec M. de Sacy*, dans les *Mémoires* de Fontaine, t. III, p. 95.

Essais, tant il restera sous le charme de l'incomparable auteur de *conférer*, charme décevant qui cachait les plus amères inquiétudes. Pascal ne sentit pas tout de suite la pointe déchirante de cette flèche empoisonnée du doute qu'il emportait de ses lectures philosophiques. Il se détournait de plus en plus du chemin de Port-Royal, où l'appelait l'austère idéal entrevu dans Jansénius, pour pratiquer dans les plaisirs du monde cette science de Montaigne naïve, familière, plaisante, enjouée, et pour ainsi dire folâtre, qui suit ce qui la charme (1).

Ce qui charmait Pascal, en ces années de science plaisante et folâtre, c'était la sœur du duc de Roannez. Pascal n'était pas passé tout à coup de ses expériences touchant le vide aux expériences des passions du cœur. De Rouen il venait souvent à Paris pour y soigner sa santé fort compromise par sa continue application au travail. Sa sœur Jacqueline l'accompagnait. M. Guillebert n'avait pas manqué de leur indiquer la demeure des amis de la Vérité. M. Singlin reconnut bientôt dans Jacqueline toutes les marques d'une véritable et parfaite vocation, et, en 1648, Pascal demanda à son père de permettre à sa sœur d'entrer au couvent de Port-Royal. Le père s'y refusa ; il emmena ses enfants en Auvergne. Jacqueline vécut à Clermont en véritable recluse ; Blaise, au contraire, alla dans le monde, où il oublia les sermons de M. Singlin ; car Fléchier raconte dans ses *Grands Jours* qu'il eut à cette époque un premier attachement pour une belle savante, la *Sapho du pays*. Revenu à Paris avec sa famille, Pascal le père y mourut en 1651. Sa mort semblait lever l'obstacle qui s'opposait à l'entrée en religion de Jacqueline. Mais ce fut alors son frère qui y mit des entraves. Néanmoins, dès que la succession paternelle fut réglée, Jacqueline quitta le monde au grand mécontentement de celui qui l'avait poussée le premier à se donner à Dieu. Elle prit le nom de sœur Sainte-Euphémie, qu'elle devait rendre célèbre ; elle fit profession au commencement de l'année 1653. Elle voulut apporter une dot à Port-Royal, et elle crut qu'elle le pouvait faire sur sa part de l'héritage paternel. Cette résolution étonna madame Périer et surtout Pascal, qui avait compté sur la part de sa sœur, et qui ne

3. Pascal. *Entretien avec M. de Sacy*.

s'exécuta qu'avec peine (1). Sœur Sainte-Euphémie écrivait dans une Relation, que les Jansénistes se gardèrent bien de publier et que M. Cousin a mise au jour :

Ils s'irritèrent si fort de mes desseins, croyant que je leur faisais injure de leur préférer des personnes étrangères à qui je voulais faire du bien en les déshéritant, comme s'ils m'avaient désobligée, qu'enfin, ma chère mère, ils prirent presque la charité que j'avais dessein de faire, pour une marque d'amitié envers ces personnes à leur préjudice, tout en la manière qu'auraient fait des personnes vraiment du monde, et qui n'auraient su ce que c'est d'être à Dieu.

On le voit, Pascal, ainsi que le dit le Recueil d'Utrecht, en adoucissant les expressions autant qu'il peut, « n'était plus le même qu'auparavant. Comme on lui avait interdit toute étude, il s'était engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir pour passer le temps. Au commencement cela était modéré, mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement. La mort de M. son père ne lui donna que plus de facilité et de moyens pour continuer ce train de vie (2). » Comme les écrivains de Port-Royal, M. Sainte-Beuve atténue de son mieux cette infidélité de Pascal à la grâce. « Ce n'était que pure mondanité, » dit-il. Il défend surtout Pascal des faiblesses amoureuses que des historiens ont voulu lui prêter, en se fondant sur son fameux discours *retrouvé* (nos Messieurs l'avaient perdu), où il disserte des *passions de l'amour*. Il avoue cependant que Pascal parle de ces passions comme quelqu'un qui n'est pas sans quelque expérience et qui s'y est essayé (3). Pascal s'y était essayé à Clermont ; il s'y livra tout entier à Paris et s'y meurtrit le cœur. « Il eut en ces temps-là, dit sa sœur Jacqueline, d'horribles attaches. » Bien fortes expressions qui peuvent donner beaucoup à penser, remarque M. Cousin (4). Quelle fut la nouvelle *Sapho* qui captiva le jeune savant ? On ne saurait le dire avec une entière certitude. Quelques expressions du *Discours sur les passions de l'amour* nous apprennent qu'elle était d'un rang plus élevé que

1. *Jacqueline Pascal*, par Victor Cousin, p. 175.

2. *Recueil d'Utrecht*, p. 157, 8.

3. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 500.

4. *Jacqueline Pascal*, p. 244.

celui de Pascal, que Pascal, pour se découvrir, se lança dans la vie du grand monde, qu'il resta longtemps sans oser se déclarer, qu'il eut le bonheur de plaire :

L'homme seul est quelque chose d'imparfait ; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de la condition... Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé... Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme... Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment ! L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir... Cet attachement à ce que l'on aime fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant : l'on devient magnifique sans l'avoir jamais été... La vie de tempête surprend, frappe, pénètre... On s'élève par cette passion et on devient toute grandeur ; il faut donc que le reste ait proportion, autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable... Un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon : que l'on est heureux quand cela arrive !

Avec quelques historiens, je crois que la personne qui eut tout de bon compassion de Pascal fut la sœur du duc de Roannez, avec lequel il était lié de la plus étroite amitié. N'était-ce pas pour faire oublier à la famille ducale l'infériorité de sa naissance qu'il menait un train de vie véritablement fastueux ? Mademoiselle de Roannez aurait volontiers uni sa destinée à celle de Pascal dont la gloire avait déjà consacré le nom. Néanmoins le mariage n'eut pas lieu. D'où vint l'obstacle ? On est réduit aux conjectures. On lit dans une note du Recueil d'Utrecht, au *Mémoire sur la vie de Pascal* :

M. le duc de Roannez avait un très-bon esprit et il commença assez jeune à avoir des sentiments de religion. Depuis qu'il eut goûté M. Pascal, qui était son voisin, il s'attacha tellement à lui qu'il ne pouvait plus se passer de le voir. Il n'avait guère que vingt-quatre ans lorsque M. Pascal, s'étant donné à Dieu, lui persuada d'entrer dans le même sentiment que lui, et de se mettre sous la conduite de M. Singlin. Quelque temps auparavant il pensait à épouser mademoiselle de Menus, qui était la plus riche héritière du royaume. Mais sa conversion pensa coûter cher à M. Pascal, qui demeurait alors en son hôtel. Car le comte

d'Harcourt, oncle de M. le duc de Roannez, s'emporta contre lui, et le concierge de ce jeune seigneur vint un matin à la chambre de M. Pascal avec un poignard pour le tuer (1).

Ne faudrait-il pas avancer un peu la date de cet événement et mettre les noms de mademoiselle de Roannez et de Pascal à la place de ceux de mademoiselle de Menus et du jeune duc ? Messieurs de Port-Royal, que M. Cousin soupçonne avec raison d'avoir altéré la biographie de Pascal écrite par sa sœur, madame Périer, ont bien pu arranger, pour la plus grande édification du public, le drame dont l'hôtel de M. de Roannez fut le théâtre. Sans doute le duc d'Harcourt ou madame de Roannez trouvèrent Pascal de trop petite naissance. Quoi qu'il en soit, Pascal dut renoncer à ses espérances. Ce ne fut pas sans en ressentir un profond chagrin et sans en garder contre la société une sourde rancune qui éclatera à plusieurs reprises dans les *Pensées*. Bien que ces mécomptes lui eussent inspiré « un grand mépris du monde et un dégoût presque insupportable de toutes les personnes qui en sont, ce qui devait le porter, selon son humeur bouillante, à de grands excès (2) », il resta encore un an avant de se séparer de « toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché (3) ».

Cependant, disent les Relations, « le Seigneur poursuivait M. Pascal depuis longtemps... ; lorsqu'il était le plus prêt de prendre des engagements avec le monde, de *se marier* et d'acheter une charge, Dieu le toucha une seconde fois... La Providence disposa divers événements pour le détacher peu à peu de ce qui était l'objet de ses passions (4). » Nos Messieurs comptent trois de ces événements providentiels. Le premier fut l'accident du pont de Neuilly. Un jour du mois d'octobre 1654, étant allé se promener, selon sa coutume, au pont de Neuilly, dans un carrosse à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis un endroit où il n'y avait pas de garde-fous, et se précipitèrent dans la Seine. Heureusement la première secousse rompit les traits qui les attachaient au train de derrière, et le carrosse demeura sur le bord du

1. Recueil d'Utrecht, p. 273.

2. Lettre de Jacqueline à M^{me} Périer.

3. Ibid.

4. Recueil d'Utrecht, p. 153.

précipice. — Le second événement fut une vision mystérieuse dont Pascal conserva le souvenir dans un écrit hiéroglyphique qu'il porta jusqu'à sa mort entre l'étoffe et la doublure de son habit. Le troisième événement fut un sermon de M. Singlin. Comme il était avec sa sœur à Port-Royal, le sermon vint à sonner ; il fut l'entendre. Le prédicateur prouva qu'on ne devait point s'engager dans une charge ou dans le mariage comme font tous les gens du monde, qui n'agissent que par habitude, par coutume et par des raisons tout humaines ; mais qu'il faut consulter Dieu auparavant... Pascal, qui était assuré que le prédicateur n'avait pu être prévenu à son sujet (qui sait ?), en fut vivement touché.

D'après nos Messieurs, le premier de ces événements « fit prendre à M. Pascal la résolution de rompre ses promenades et de mener une vie plus retirée ». Par le second « Dieu lui ôta cet amour des vaines sciences, auquel il était revenu. » Par le troisième « Dieu acheva en lui son œuvre (1). »

Racine, nourri à Port-Royal, devait penser à son temps lorsqu'il s'écriait :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles !

Ses maîtres en voyaient partout, et les déclaraient toujours opérés en leur faveur. Nous ne partageons pas leur crédulité, surtout en ce qui touche cette intervention divine dans la vie de Pascal. La sœur Sainte-Euphémie n'en parle pas dans ses lettres où elle raconte la conversion de son frère. Il faut chercher la cause de cette conversion dans la rupture de son mariage qui le dégoûta du monde. D'ailleurs, les maladies et les infirmités étaient revenues, et l'accident du pont de Neuilly les avait aggravées. « On se représente sans peine, dit un historien, la commotion que dut recevoir la machine frêle et languissante de Pascal. Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement ; son cerveau fut tellement ébranlé que dans la suite, au milieu de ses insomnies et de ses exténuations, il croyait voir de temps en temps, à côté de son lit, un précipice prêt à l'engloutir (2). » Désillusionné, souffrant, abattu, Pascal chercha la paix dans la retraite et les pratiques de la piété, dont sa sœur n'avait cessé de lui parler.

1. *Recueil d'Utrecht* p. 258-26.

2. *Discours sur la vie et les œuvres de Blaise Pascal*, p. 44.

Vers la fin de septembre dernier (1654), écrit Jacqueline à madame Périer, il vint me voir, et à cette visite il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché, il était de telle sorte sollicité à quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience, qu'il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant.

En quittant le monde, Pascal n'y laissa pas *ce qui faisait l'objet de ses passions*. Mademoiselle de Roannez le suivit dans sa retraite. « Elle s'échappa un matin de chez madame sa mère, et vint à Port-Royal où on la reçut. Elle fut mise au noviciat et elle y prit le nom de sœur Charlotte de la Passion. Madame sa mère, ne pouvant la persuader de sortir de ce monastère, obtint bientôt une lettre de cachet, avec laquelle elle vint chercher (1). »

Nous trouvons dans les Lettres de la mère Agnès Arnauld le récit de la sortie de mademoiselle de Roannez. Ce récit envoyé à une religieuse de l'abbaye de Tart, à Dijon, fait bien connaître l'amie de Pascal :

Je me prévaux donc de votre bonne disposition pour vous demander deux semaines (de silence) au lieu d'une, sans préjudice de ce qui pourra arriver qui méritera de rompre la règle, comme je fais aujourd'hui pour vous donner part à notre affliction de la sortie de mademoiselle de Roannez, qu'on nous a ravie samedi dernier avec des violences extrêmes, madame sa mère n'ayant voulu écouter aucune raison ni aucune prière de sa part. On ne saurait représenter la douleur de cette bonne demoiselle, qui aurait sans doute fléchi madame sa mère, sans une sœur qu'elle a religieuse bénédictine, qui se trouva à cette belle action. Elle est dans cette ville au retour des eaux de Bourbon, qui animait cette dame à se rendre inexorable. Elle (mademoiselle de Roannez) demanda pour toute grâce, ne pouvant rien obtenir, qu'on la laissât passer sa fête céans qui était le lendemain, ayant nom Charlotte ; ce que la religieuse ne voulut jamais permettre, n'ayant autre parole à dire, sinon : Il faut que vous sortiez tout à cette heure. Cette pauvre fille fit des cris étranges à ce dernier refus ; et il lui échappa de dire : Que je suis malheureuse d'avoir une telle sœur !

Recueil d'Utrecht, p. 301.

Elles avaient amené avec elle un exempt... Madame d'Aumont parla audit exempt comme il fallait, fort sagement, mais généreusement... Elle dit tout le fait à la religieuse (bénédictine), non pas en face, mais elle l'entendit bien... Cette dame s'offensa de cela, mais elle le méritait bien.

Nous avons été dans la douleur jusqu'à hier, vingt-quatre heures après qu'elle (mademoiselle de Roannez) nous envoya une demoiselle qui a été sa gouvernante pour nous dire de ses nouvelles qui sont de consolation, étant si ferme, si sage, si touchée, qu'ils ne savent tous que dire. Elle envoya quérir ses bréviaires et ses livres de lecture. Elle ne voit qui que ce soit, que ceux qui aiment la maison et qui pleurent la persécution qu'on lui a faite. Elle a déclaré à madame sa mère qu'elle ne serait jamais autre que religieuse ; et pour preuve, elle se décoiffa devant elle, pour lui montrer qu'elle n'avait plus de cheveux. Elle a fait ce coup-là sans l'avis de personne, en pleine nuit, la veille qu'on la vint quérir, craignant que cela n'arrivât. Elle me dit le lendemain au matin qu'elle avait eu un si furieux instinct de faire cela qu'elle n'y avait pu résister, et que son bon ange et elle n'avaient guère arrêté à le faire. Il en fallut rire, car il n'y avait plus de remède. Je vous dis un échantillon de tout, ma très-chère mère, afin que vous ne soyez point trop touchée de douleur ; le principal est qu'elle est constante. M. Singlin en a été ému jusqu'aux larmes ; néanmoins il est tout consolé de sa disparition ; il dit qu'elle est merveilleusement avancée en quatre mois. Il lui a dit qu'il ne craignait pas qu'elle s'affaiblît, mais qu'elle prit garde à ne plus s'irriter... Je vous recommande de tout mon cœur ma chère sœur exilée, et je supplie très-humblement les trois couvents que vous me mandez qui ont tant de charité que de n'en point manquer pour nous, qui sommes l'objet de la haine de tous les dévots du temps, de vouloir offrir à Dieu cette bonne fille, afin qu'il la soutienne et qu'elle ne s'aigrisse point (1).

Mieux que M. Singlin, Pascal consolait la *chère sœur exilée*. On a conservé une partie de leur correspondance toute religieuse, mais sous l'austérité de laquelle on sent la tendresse. On remarque dans une lettre de Pascal cette phrase tristement significative : « La paix ne sera faite que quand le corps sera détruit (2). »

Le Recueil d'Utrecht, avec toute sa réserve, ne laisse aucun doute sur cette persévérance de mutuelle affection. « Tant que Pascal vécut, dit-il, il lui fut d'un grand secours pour la con-

1. *Lettres de la mère Agnès Arnauld*, publiées par M. Fougère t. I, p. 445.

2. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XII, p. 92.

fiance qu'elle avait en lui (1). » Quand Pascal fut mort, sa vocation religieuse, dont M. Singlin répondait, s'évanouit bientôt. Elle resta un an — juste le temps sans doute de laisser repousser ses cheveux — enfermée avec ses bréviaires, ses livres de lecture et ses tendres souvenirs ; puis elle vit le monde et pensa à se marier. Elle épousa M. de la Feuillade.

Une fois décidé à changer de vie, Pascal eût à passer par tous les degrés d'une véritable initiation avant d'être admis au bienheureux Désert, parmi les pénitents. Le plus difficile fut de lui faire accepter M. Singlin pour confesseur ; un prêtre de sa paroisse lui paraissait suffire.

... Je vis clairement, dit la sœur Sainte-Euphémie sa première directrice — que ce n'était qu'un reste d'indépendance caché dans le fond du cœur qui faisait arme de tout pour éviter un assujettissement qui ne pouvait être que parfait dans les dispositions où il était... Je me contentai de lui dire que je croyais qu'il fallait faire pour le médecin de l'âme comme pour celui du corps, choisir le meilleur ; qu'il est vrai que l'évêque est notre directeur naturel, mais qu'il n'était pas possible à celui de Paris de l'être de tous ses diocésains, ni même aux curés, ni même aux prêtres des paroisses, quand ils seraient capables de l'être de quelqu'un ; — (*pourquoi donc nos Messieurs blâmaient-ils les Jésuites de confesser ?*) — que lorsque M. de Genève avait conseillé de choisir un directeur entre dix mille, c'est-à-dire tel qu'on le préférerait à dix mille, lui qui était évêque et grand zélé de la hiérarchie n'avait pas prétendu borner le choix de chaque personne dans les prêtres de sa paroisse.

Pascal accepta M. Singlin. Ce fut alors à M. Singlin à faire des difficultés. M. de Saint-Cyran lui avait appris « qu'il faut que Dieu change le cœur le premier et le renverse avant que le prêtre entreprenne d'absoudre l'âme, bien plus, avant qu'il entreprenne de la recevoir à pénitence (2). »

Il ne put cependant résister longtemps aux bonnes raisons qu'il eut « de ne pas laisser périr des mouvements si sincères et qui donnaient tant d'espérances d'une heureuse suite. » Pascal voulut aussitôt aller trouver son directeur, qui était alors aux Champs pour prendre quelques remèdes. Il pensait d'y aller dans le plus grand mystère, en changeant de nom, en laissant ses gens dans un village voisin, en prétextant un

1. *Recueil d'Utrecht*, p. 301.

2. Fontaine, *Mémoires*, t. II, p. 110.